#### LE POSTILLON

**PHILOSOPHIE** 

## Roger-Pol Droit: « Le vivreensemble n'est pas une réponse »

Comment penser la crise des migrants, les guerres de religion, les menaces écologiques? Pour le philosophe, c'est en interrogeant ce qui nous unit que l'on peut appréhender les clivages et les peurs qui nous habitent.

Le Point: Pourquoi consacrer un livre à «ce qui nous unit», alors que l'actualité, les polémiques ou les clashs font plutôt la part belle à ce qui nous divise?

Roger-Pol Droit: Tout simplement parce qu'on finit par oublier, sous le flot des informations qui montrent clivages et affrontements, l'existence continue des liens humains, leur puissance et leur diversité. Mille solidarités et attachements fabriquent des quantités de «nous» qui sont de moins en moins visibles. Je veux donc rappeler leur force et leur nombre, en montrant comment chacun appartient à de multiples «nous»: famille, amis, amants, langue, terroir, Etat, civilisation... Il ne s'agit pas de nier

les divisions, encore moins de rêver leur disparition, mais plutôt de voir les faces opposées de la réalité, union et désunion, et leur intrication permanente.

## Le «lien humain», la «compassion» ou l'«empathie» sont, écrivez-vous, une «énigme» philosophique. Pourquoi?

Un enfant joue sur le rebord d'un puits, se penche, va tomber. Un passant le voit et le rattrape. Cette très courte histoire renferme, à sa manière, l'énigme de la solidarité et du lien humain. Dans le geste du passant, en effet, il n'y a rien de calculé. Un gosse va se tuer, alors il agit, d'un coup, sans réfléchir... Qu'est-ce qui nous unit, d'un seul coup, à des gens que nous ne connaissons pas, que nous n'avons jamais vus, pour qui malgré tout nous pourrions peut-être risquer notre peau? D'où vient ce lien? Pourquoi fonctionne-t-il chez certains, et semble-t-il en panne chez d'autres? Ces interrogations ont accompagné l'histoire de la pensée, sans trouver de réponse ultime ni de solution satisfaisante. L'histoire de l'enfant au bord du puits vient de Mencius, un penseur chinois du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que le philosophe François Jullien a fait redécouvrir. Rousseau accorde un rôle central à la « pitié », Schopenhauer en fait le fondement de la morale, Adam Smith ou Max Scheler scrutent les ressorts de la « sympathie». Les neurobiologistes s'intéressent aujourd'hui aux



«Qu'est-ce qui nous unit?», de Roger-Pol Droit (Plon, 16 p., 14,90 є).

neurones miroirs pour trouver l'explication. L'énigme des relations affectives immédiates que nous entretenons avec le corps de nos semblables reste entière, mais il faut au moins la mettre en lumière. Toutes ces questions sont d'ailleurs présentes dans notre actualité immédiate. L'enfant noyé dont la photo a bouleversé le monde n'a été rattrapé par personne, mais l'émotion qui étreint chacun est liée à cet élan. La question des migrants, qui divise les opinions européennes, fait entrer en conflit deux types de nous: « nous les humains » ressentons leur détresse et ouvrons les portes, « nous les nantis » étouffons l'émotion et fermons les frontières. Je suis totalement favorable à l'accueil le

plus large, mais je refuse d'opposer de bons humanistes et de méchants xénophobes, car il me semble que la tension entre altruisme et égoïsme traverse chaque être humain.

Alors que le monde n'a jamais été aussi connecté et relié, les divisions, elles, ne se sont pas estompées. Comment le philosophe explique-t-il cet échec de la mondialisation?

Ce n'est pas un échec, plutôt une conséquence normale du processus. La mondialisation n'est qu'une pellicule. Elle concerne les flux financiers, les marchandises, les informations, certains modes de vie. Elle connecte les humains, mais elle peut aussi bien servir à la propagande terroriste. En fait, cette pellicule laisse au-dehors les croyances, les cultures, les économies locales, les alimentations... tout ce qui fait la vie humaine réelle. Par contrecoup, des singularités locales se renforcent, et les tensions aussi.

Autre paradoxe: l'écologie nous a fait prendre conscience que nous sommes tous sur un même bateau fragile. Cette menace commune aurait ainsi dû renforcer les liens entre humains. Pourtant, dans les faits, il n'en est rien...

Je crois au contraire que la situation, dans ce domaine, est en train de changer. La prise de conscience est lente, parce que les dangers paraissent lointains et flous, parce qu'on

«Ce qu'il faut éviter, autant que possible, c'est de durcir ces nous, de les clôturer, d'en faire des identités figées.»



pense que le chômage importe plus aujourd'hui que le climat demain. Mais les mentalités me semblent en voie de mutation. Lentement, mais sûrement, on passe de « nous, les humains maîtres du monde » à « nous, les espèces habitant une planète aux ressources limitées ». Là encore, cette union ne va pas sans discorde.

# Le «vivre-ensemble» est, dans le jargon politique, un vœu pieux de plus en plus utilisé, preuve que même au niveau de notre pays, ce lien entre citoyens ne semble plus garanti...

Le « vivre-ensemble » n'est pas une réponse, c'est une question: comment réfléchir aux tensions croissantes de notre société afin de proposer des solutions? Au lieu de rêver d'une société de Bisounours, il faut commencer par scruter lucidement ce qui nous oppose. Mais il faut également dissiper des confusions dangereuses entre des « nous » dissemblables, comme l'amalgame populiste entre le terroir et l'Etat. Le nous du terroir (nous les Chtis, les Basques, les Bretons, les Alsaciens, les Corses...) est constitué de saveurs d'enfance, d'attachements à des paysages et des coutumes. Il est éminemment respectable, et je ne vois pas au nom de quoi on pourrait interdire à qui que ce soit d'aimer son village. Mais l'Etat (nous les citoyens français, britanniques, allemands...) est fondé autrement. Il repose sur une Constitution, des principes, un corps de lois qui englobent régions, coutumes, paysages divers. Faire du terroir le fondement de l'Etat, c'est le point de départ du fascisme.

Vous soulignez que les religions ambitionnent toutes de relier l'humanité, mais contribuent dans les faits à la

### division entre les hommes. Faudrait-il les interdire, à l'image d'un Platon qui voulait dissoudre les liens familiaux dans sa Cité idéale?

Evidemment non. L'idée d'interdire les religions n'est pas seulement inefficace et inapplicable, elle serait absurde, comme est absurde le rêve inhumain de Platon d'en finir avec les familles. Les religions relient et divisent en même temps. Et c'est cela qui est réel et important. Car ce ne sont pas les Cités idéales qui m'intéressent, mais celles où les hommes vivent réellement. Elles sont composées inévitablement d'union et de désunion, de nous qui rassemblent et qui s'affrontent. Ce qu'il faut éviter, autant que possible, c'est de durcir ces nous, de les clôturer, d'en faire des identités figées. Ce qu'il faut soutenir, évidemment, c'est toujours «nous, les tolérants» contre «nous, les fanatiques» – chacun de ces ensembles traverse d'ailleurs toutes les religions, et aussi les irréligions.

### Finalement, qu'est-ce qui nous unit vraiment aujourd'hui, au-delà de réseaux sociaux comme LinkedIn?

Ce qui nous unit, c'est d'être des corps parlants. Le fait que nous sommes tous des corps de paroles est pour moi le plus grand dénominateur commun. Cette antique définition de l'humain – Aristote la formulait déjà – traverse finalement tout ce qui nous unit, depuis les sauvetages d'urgence jusqu'aux constitutions politiques, en passant par les relations familiales, amoureuses, amicales. Mais cela ne garantit pas la paix, caril est toujours possible, au nom des certitudes qu'on croit détenir, de se rendre aveugle et sourd à ce que dit le corps des autres PROPOS RECUEILIS PAR THOMAS MAHLER

USTRATION: ZAK POUR «LE POINT»